

À trois, on saute



AU DIABLE VAUVERT

Charlotte Bourlard

À trois, on saute



De la même autrice

L'APPARENCE DU VIVANT, roman, Inculte, 2022

L'autrice a reçu le soutien de la Fédération Wallonie-Bruxelles pour l'écriture de ce livre.

ISBN: 979-10-307-0721-2

© Éditions Au diable vauvert, 2025

Au diable vauvert
La Laune 30600 Vauvert
www.audiable.com
contact@audiable.com

Si les gens savaient, ils ne feraient pas d'enfant.

Véronique Pireaux

Dans le train, on trouve toujours des amis à se faire. Il suffit de bien les choisir. Rachel mange des chiques, assise en silence à côté de moi. Je lui ai appris à se taire. Simone, sa girafe en peluche, dort sur ses genoux. Elle la trimballe partout.

Il n'est pas toujours nécessaire de trouver un ami. Il suffit parfois d'attendre que quelqu'un nous raconte sa vie. Les gens ont besoin qu'on les écoute, ils ont des drames à partager. On ne demande pas mieux. Je suis d'une douceur discrète. Des cheveux châtain, les yeux bruns. J'ai une présence réconfortante et une tête qu'ils oublient vite.

« Tu veux une chique? » Elle parle à sa girafe. À quarante ans passés, Rachel ressemble à une

enfant. Elle a des joues de bébé qui rougissent dès qu'elle est contente.

La dame sur la banquette en face nous adresse un regard bienveillant. Les amis qu'on rencontre dans les trains sont gentils avec nous, la plupart du temps. On est là pour ça.

Rachel tient sa canne à pêche à deux mains, concentrée. Elle est assise en tailleur sur le pont avant, heureuse, elle profite du soleil.

Sur sa carte d'identité, elle s'appelle Jessica. Rachel, c'est le prénom qu'elle a choisi à cause de Whitney Houston dans *Bodyguard*. C'est son film culte. Elle est capable de déclamer toutes les répliques en trente-sept minutes, sans les chansons. Je l'ai chronométrée. Moi, j'ai choisi Marie, comme la Vierge. Ça me donne un air sage.

On vit sur le Jérold, une vedette hollandaise de dix mètres de long et de trois mètres de large, que je passe mon temps à bricoler. Il est vieux et mal en point, mais on s'y est attachées. Il est amarré quai Godefroid Kurth, on le sort rarement. C'est un Hooveld de 1982, avec une coque rouge en

acier, douze hublots de différentes formes et une timonerie en bois, aux châssis rouge vif, qui nous sert de salon. Le gouvernail est en chêne, sculpté à l'ancienne. Depuis le ponton, on grimpe sur le roof par une échelle métallique, je nous ai installé des hamacs sous une tonnelle.

On dort dans la cale. Il faut descendre cinq marches. On partage une cabine avec deux couchettes ornées d'une plaque en laiton : Rachel est l'amiral, je suis le capitaine. On a chacune un hublot et des rideaux rouges qu'elle nous a brodés. Elle pieute à bâbord, du côté du quai, et moi à tribord, j'ai la vue sur l'eau. On voit la ville d'en dessous. La nuit, les berges sont éclairées.

Rachel vit avec moi. Elle reçoit une aide de l'État qui lui sert à payer un studio près des Guillemins. C'est un duplex sans salle de bains, au-dessus d'un night shop coincé entre un magasin *Tout à un euro* et quelques vitrines à putes qui clignotent même en journée. Elle y retourne parfois, quand on se dispute. Ça ne dure jamais très longtemps. On s'aime comme un vieux couple.

C'est l'heure de l'apéro. Je bois une Chimay, installée sur le roof à côté d'elle. Elle me réclame une gorgée. Elle sait qu'elle n'a pas le droit, à cause de ses médocs.

« Si tu me dis l'heure qu'il est. » Elle consulte sa montre, inspirée. « Quinze heures vingt-six ! »

Ça fait trois ans que j'essaie de lui apprendre. Elle reconnaît les heures pile, de minuit jusqu'à midi. Ça limite ses chances.

« Raté, il est dix-huit heures douze ! »

Elle me lance son scorpion à la figure. Elle garde en permanence ses bestioles dans la poche avant de sa salopette, qui contient une araignée, un scorpion et un mille-pattes. En plus de Simone, qu'elle transporte dans son sac à dos, elle emmène ses insectes partout, vêtue de son éternelle salopette qu'elle porte chaque jour de l'année et qu'elle lave le dimanche, en même temps que sa douche de la semaine. Le samedi, elle pue.

« T'es déglinguos au réveil. T'as pas besoin de boire.

— Si, j'ai besoin. » Elle est têtue comme une mule.

« Tu veux que je te roule un pétard ?

— Quoi ? »

Elle me demande tout le temps de répéter, surtout quand ça l'arrange.

« T'es complètement bouchée ! » Elle se marre. Ça fait vibrer sa canne à pêche. Je colle deux feuilles que je recouvre de tabac. Il n'y a jamais eu d'herbe dans les pétards de Rachel,

mais elle adore faire semblant. Ça lui donne une raison d'être à la masse.

Dans sa tête, c'est pour le meilleur et pour le pire. Elle s'invente une vie peuplée d'ennemis invisibles et de péripéties incroyables. Ça occupe son cerveau. Elle peut parler pendant des heures sans s'interrompre, elle improvise les dialogues.

« Regarde, ça mord ! » Elle s'est redressée dans un mouvement d'euphorie, elle manque de se vautrer. Je la rattrape. Elle mouline comme une enragée, ce qui ne sert à rien.

« Utilise la force de ton bras ! » Je l'aide à remonter un brochet de huit cents grammes, qui frétille d'impatience. Rachel l'empoigne à deux mains. « Il pèse au moins trois kilos ! » Ses joues de bébé sont rouges de plaisir. Elle immobilise le brochet pendant que je retire l'hameçon. Puis elle descend chercher son flacon d'eau bénite, qu'elle range au-dessus de son lit. On est allées à Banneux l'année passée. Depuis, on bénit chaque poisson avant de les manger.

Elle se signe en commençant par le Saint-Esprit.

« Dans l'autre sens. » Je lui montre. Elle reprend, docile.

Sa mère la trempait dans l'eau bouillante quand elle était bébé. Elle a été placée dans

des homes, puis en pensionnat chez les bonnes sœurs. Elle a appris à devenir sage.

Je dépose le brochet dans l'évier et on part à la recherche de petit bois pour notre barbecue.

« Sychopathe! » C'est sa nouvelle insulte. On longe les files de bagnoles qui cuisent au soleil, c'est l'heure de pointe. Elle adresse un fuck à un blaireau qui nous reluque en gloussant, coincé au volant de sa Jeep. On suinte sous nos lunettes neuves, chargées comme des baudets, la troisième paire était offerte à l'achat des deux qu'on n'a pas payées, parce qu'on préfère quand c'est gratuit. Rachel entonne *I Have Nothing* à tue-tête, je file la paire en trop à un clodo assis au bord du trottoir.

On dépasse l'église, puis on traverse le pont pour rejoindre le quai. Elle traîne la patte en chantant de plus en plus faux, elle sue à grosses gouttes sous son gilet en laine. Rachel ne sort jamais sans son pull, à cause des violeurs. Avant

de me rencontrer, elle se baladait avec un bidon d'ammoniaque. Maintenant, je suis là pour la protéger.

Elle a dix ans de plus que moi. Des petits yeux de rongeur, une grosse tête ronde qui ne vieillit pas. Ses cheveux sont raides et foncés, presque noirs, une frange mal coupée tombe au milieu de son front. C'est moi qui la coupe. Un tube de Pritt glisse de sa manche droite.

« Oh ! Je l'avais oublié. » Elle s'arrête, hilare.

On attend d'être à bord pour se désaper. On vide nos fringues sur le pont arrière, puis on s'asperge à l'eau froide. Je m'installe devant une Kriek pendant qu'elle déballe nos sacs à dos, revigorée. Elle plonge les mains comme si elle fouillait la hotte du Père Noël avant de brandir chaque article avec des bouffées d'extase. Ensuite elle trie ce qu'elle a envie de manger. Un peu de tout. Elle trempe ses doigts dans le pot de yaourt, ouvre une boîte de pêches au sirop, engouffre deux tranches de saucisson tartinées de surimi. Une bouchée pour Simone, une pour Rachel, elle fait passer le tout avec une gorgée de Cécémel.

« Tu devrais ajouter de la chantilly. » Je lui tends la bombe.

« T'es cinglos, Rachel.

— C'est celui qui dit qui est. » Elle agite son index dans ma direction. Des traînées brunes ruissellent le long de son cou. Je voulais qu'elle m'aime. J'y suis arrivée. On s'est rencontrées rue des Guillemins, un samedi après-midi, elle se disputait avec des putes qui lui reprochaient d'intercepter les clients à moitié prix. Elles étaient trois en rogne contre elle, mais Rachel ne se démontait pas. Elle les provoquait une par une en duel, ça a failli mal tourner. Je suis intervenue en criant que c'était ma cousine la folle dingue et qu'elle s'échappait parfois. C'était moins une. Rachel m'a suivie en rigolant, on s'est réfugiées chez elle. Elle vivait seule au premier étage, dans un petit studio qui sentait la friture et le désinfectant. Les murs étaient décorés de toutes sortes de bricolages, elle avait des kilos de chiques rangées par couleur sur ses étagères. Dans la cuisine, son frigo était débranché. Elle empilait ses déchets nettoyés à l'intérieur. « T'es pas gouine, au moins ? » On ne s'est plus quittées.

« Je crois que je vais vomir. »

Je m'ouvre une autre Kriek, puis je tiens ses cheveux pendant qu'elle se penche par-dessus bord.

Le soir, l'eau de la Meuse est noire, parcourue de reflets qui tremblent. Installées sur le pont arrière, chacune dans son hamac, on tangué au rythme des pousseurs qui se dirigent vers Maastricht. Il a fait trop chaud pendant la journée, on tue les moustiques entre nos mains. Ça pue le poisson crevé. On compte les péniches qui nous dépassent, j'attends la prochaine pour rouler un pétard. Rachel observe les araignées avec la paire de jumelles qu'elle a volée au Brico. Ce sont des épeires diadèmes qui tissent leur toile entre les rambardes, elle leur donne des prénoms. Elle invente aussi ceux des péniches. À chaque fois, elle agrippe les jumelles : « Le Rachel ! Il s'appelle comme moi ! » Elle agite les bras pour lui faire coucou.

« Encore ?

— Je te jure que c'est vrai.

— Si tu me jures, je te crois. »

On n'a pas le permis. En Belgique, il n'est pas obligatoire en dessous de quinze mètres et de vingt kilomètres/heure. Le Jérold est une vedette fluviale à direction hydraulique, il est facile à conduire. J'ai appris avec Sam, sur le Bluebird, j'étais à peine ado. Il l'a revendue depuis. C'était une péniche somptueuse de trente-huit mètres, avec une direction à chaîne et une sirène accrochée à la proue. On a navigué jusque dans le Sud de la France, ça nous a pris des semaines. En bateau, la vie est lente. C'est ce qui m'a plu.

Sam a toujours vécu près de moi. Il habitait à deux rues, je le trouvais beau et plus âgé. Il était surtout plus âgé. Il avait les mains sales et des jeans troués, ça m'excitait. Il m'a dépucelée, puis il m'a appris à me débrouiller.

Le Jérold est son premier bateau. Il le garde en souvenir. L'ancien proprio avait disparu, il prenait l'eau. Sam l'a racheté pour que dalle. Le moteur et le propulseur d'étrave étaient encore en bon état. Il a arraché les boiseries, qui avaient pourri, il a tout refait à l'identique. J'étais une môme à l'époque, je passais mon temps à l'espionner. On n'a jamais su pourquoi il s'appelait

le Jérold, mais le nom est resté parce que ça porte malheur de débaptiser un bateau. Sam a repeint les lettres en noir, puis il a souligné les contours avec de la laque dorée. Il vit pas loin, entre plusieurs péniches qu'il vend ou qu'il retape, on s'arrange pour ne rien lui payer.

À l'intérieur, c'est mignon. Les murs et les placards sont en acacia, les meubles ont des angles arrondis. Des plaques en laiton indiquent les différentes pièces, les décorations de Rachel pendent un peu partout. J'ai agrafé des filets de rangement au plafond, elle y entasse ses brols. On mange dans le carré, sur deux banquettes en cuir, de part et d'autre d'une table en bois qui se replie. En face, c'est le coin cuisine: des crochets pour suspendre les ustensiles, une taque au gaz, une citerne d'eau potable sous l'évier, qu'on remplit avec des bidons. Un petit frigo que je branche la nuit, mes bières flottent dans la Meuse. La vaisselle est en plastique, les boîtes de conserve sont rangées sous le plancher. À côté de l'évier, une porte percée d'un hublot doré, qui ouvre sur une salle de bains foireuse. Rachel l'utilise pour faire pousser ses plantes. À la place, on a deux bassines. Une bleue dans laquelle je me lave, une rouge qui nous sert de toilettes. On balance le tout à la flotte. Le soir,

on s'éclaire avec des lampes de poche et des loupottes solaires. L'hiver, on se chauffe grâce à un poêle à pétrole ou chez des gens qui ont une baignoire. Je suis domiciliée ailleurs, c'est plus simple. Notre boîte aux lettres sert à recevoir les pubs du Lidl que Rachel épiluche chaque semaine.

« Je peux en garder une près de moi cette nuit ? » Elle nourrit les araignées avec des moustiques qu'elle dispose sur leur toile.

« Hors de question. »

Elle croise ostensiblement les bras pour me montrer qu'elle est fâchée. Je me déplace à l'extrémité du hamac. « Viens par ici, je te raconte une histoire. » Elle sautille jusqu'à moi, puis elle s'affale de tout son poids en m'écrasant à moitié.

« Il était une fois une énorme araignée qui rêvait d'apprendre à nager. Elle avait un gros ventre jaune et des longues pattes velues. C'était la plus courageuse des araignées, car elle vivait sur un bateau.

— Sur une vedette ? »

Elle bâille en se frottant les yeux, il est l'heure d'aller dormir. On attend la prochaine péniche.

J'appuie sur le bouton du parlophone. La porte s'ouvre, ils ont l'habitude. Je la trouve accroupie avec son arrosoir, en train de gueuler parce que personne n'arrose les plantes qu'elle apporte. Heureusement, elle dépose plainte chaque semaine. Elle adore raconter aux flics ses aventures, eux ça les amuse. Elle détaille comment elle l'a échappé belle et comment elle s'est débattue, à coups de dents. Les versions diffèrent, elle leur tient compagnie. Rachel est une personnalité attachante. Parfois je la retrouve dans la pièce derrière le comptoir, ils jouent aux cartes.

« Tu te ramènes? On doit prendre le bus. »

Debout dans l'encadrement de la porte, Juliette m'adresse un clin d'œil. C'est sa flic préférée, parce qu'elle est rousse et qu'elle porte

une arme. Elles se serrent la main, Juliette la remercie pour le joli dauphin en porcelaine qui égaiera son bureau.

On sort du commissariat. L'été est sec. La chaleur stagne, remplie de poussière. Des amas de pollen flottent en suspension. Je tire un diable qui râpe les trottoirs, chargé de quarante kilos de croquettes pour chat. Elle me tend sa déposition pour être sûre de ne pas la perdre. Ce soir, je la rangerai avec les autres. Rachel aime que je lui lise ses histoires, dans ma bouche elles ont l'air plus vraies. Elle ne supporte pas qu'on la traite de menteuse, ça la met très en colère.

Dans le bus, elle pose son arrosoir sur ses genoux, à côté de Simone. Trois ados goguenards s'éloignent de nous en ricanant. Je cale les croquettes à nos pieds. On traverse la ville lentement, au rythme des embouteillages. On s'arrête à Chênée.

Solange habite au numéro 44, au bout d'un cul-de-sac où circulent des gamins à trottinette. Les mères leur interdisent de nous adresser la parole.

« Hé m'dames ! On peut venir ? » Ils forment deux arcs de cercle qui nous convoient.

« Qu'est-ce que vous proposez ? »

Le chef de la bande, un petit futé avec des grandes oreilles, sort de son short un sachet de

guimauves ramollies. Rachel en goûte une. Elle se déclare satisfaite.

« C'est d'accord, mais vous restez sages. Ok? »
Ils sont six, je compte pour éviter d'en enfermer un. La plus jeune doit avoir quatre ans, elle porte un costume de princesse. Je la laisse ouvrir la boîte aux lettres. Une pile de courrier tombe par terre. Je trie ce qui nous intéresse. « En avant! »

La maison de Solange est un étroit rectangle en béton qui court sur deux étages. On y accède en traversant un jardin en friche, brûlé par le soleil. Une tondeuse rouille au milieu. Les gamins cachent leur trottinette derrière la cabane à outils, puis ils nous suivent en file indienne.

J'ouvre le cadenas qui condamne la porte d'entrée. Une couche de merde saturée de poils craque sous nos pas. Le rez-de-chaussée est envahi par des dizaines de chats qui se reproduisent, de plus en plus nombreux. Je confie le canif à Yassine, un petit margoulin qui roule des mécaniques sous une longue tignasse bouclée. Il éventre les sacs de croquettes en lançant des cris guerriers: quarante kilos se répandent sur le sol. Les chats bondissent. En moins d'une minute, les croquettes ont disparu. Les gosses retiennent leur souffle, médusés. La benjamine se cramponne à son frère, elle est trop saisie pour

pleurer. Un même grassouillet que je n'ai jamais vu lorgner les escaliers d'un air angoissé.

« Tu es nouveau ? » Ses parents viennent d'emménager dans l'immeuble des Mésanges, à côté du terrain de foot. Il a troqué sa casquette Nike contre la promesse d'apercevoir le monstre caché en haut. « C'est vrai qu'on peut la toucher ? »

Rachel leur a raconté que Solange était à moitié humaine. L'autre moitié varie selon ses inspirations.

« Si tu n'as pas peur d'être dévoré. » Les gamins se moquent un peu de lui avant de se précipiter vers les escaliers. Je leur distribue des sacs de courses, ils font trembler toute la baraque. C'est le nouveau qui ferme la marche, il s'accroche à la rampe en nous jetant des regards craintifs. On grimpe jusqu'au deuxième. Au bout du palier, une chambre qui ressemble à un couloir, avec un lit énorme au fond et une fenêtre du côté droit.

Solange émerge d'un nuage de fumée, une clope à la main, elle déteste qu'on la réveille. « Rendez-moi ma clé et foutez le camp ! » Je lui envoie un seau de tabac qui l'atteint en plein visage. Elle s'agrippe le nez en me traitant d'ordure, elle se met à tousser. J'ouvre la fenêtre.

Le peloton s'est calmé. Ils profitent en silence du spectacle, les plus téméraires s'approchent

du lit sur la pointe des pieds. Elle brandit son couteau, menaçante. Ça les impressionne à chaque fois.

Solange vit dans sa chambre, son lit lui sert de divan. Ça fait des années qu'elle ne sort plus. Elle a attrapé une gueule mauvaise, piquée de cheveux grisonnants qui découvrent son crâne par endroits. Il lui manque plusieurs dents, ses joues sont criblées de cellulite. Son corps est une succession de vagues adipeuses qui se chevauchent, molles et rosées. Rachel les convoite avec gourmandise. Solange est notre mammifère domestique qu'on s'amuse à engraisser. On lui apporte des courses deux fois par mois, ça lui évite les escaliers. Les toilettes sont sur le palier, huit pas aller, huit pas retour, deux marches à descendre avant de devoir les remonter. Elle s'élargit lentement, affalée entre un congélateur qu'elle utilise comme table de nuit et une télé allumée en continu. Elle a aussi un petit four qu'elle branche pour se chauffer. En été, elle mange ses lasagnes froides, il suffit d'ôter la languette. Je lui montre une enveloppe. Elle a été postée à Hony. Son adresse est écrite à la main, au feutre turquoise. Ça la fout en rogne.

« Vous espérez me voir crever en direct ! »

Elle passe ses journées à guetter ses agresseurs en fumant des clopes, armée d'un couteau de boucher qu'elle planque sous son oreiller. En dessous du couteau, une pile de lettres anonymes qui la menacent de torture ou de mort violente. Elle en reçoit une par semaine, c'est devenu une habitude. Les pages sont des bricolages, les mots ont été découpés dans des magazines. Les enveloppes sont postées un peu partout en Belgique, parfois en France ou en Allemagne. Elles viennent peut-être d'un corbeau voyageur.

Des tas de rumeurs courent sur Solange, les gamins adorent la visiter. Elle demande au nouveau de lui faire la lecture. Il hésite, apeuré, tandis que les cinq autres le fixent en riant. Puis il rassemble son courage pour avancer vers les gros doigts aux ongles bruns, qui lui tendent une lettre parfumée.

Chère Solange,

Il isole chaque syllabe, ça ne donne rien. Rachel lui conseille de prendre son temps.

Chère Solange,

Nous te trancherons crue, en petits morceaux. Tic-tac. Ta tête de mégère

*hurlera. Seuls tes chats t'entendront.
Tic-tac. Tu es presque à point.*

Il lui rend la lettre sans même oser l'effleurer. Un rire épais s'échappe de la gorge de Solange. Elle allume une clope avec celle qu'elle a en bouche, puis elle se remet à tousser. Je lui file un mouchoir. Elle crache à côté, exprès. Ma main dégouline. Je m'en sers pour la recoiffer. « Crève dans ton jus. » Je descends prendre une douche.

La salle de bains est une grande pièce carrelée, ça caille en hiver. Je dépose ma serviette sur le radiateur. Il ne fonctionne plus. La douche est un tube en plastique gluant, l'eau est glacée. Je garde mes sandales. Dans la pièce à côté, les gamins jouent au flipper. Solange ne les amuse jamais très longtemps, sauf quand elle pique une crise. Ça arrive de temps en temps. Je remonte.

Rachel est à cheval sur l'appui de fenêtre, occupée à farcir des clopes avec la machine de Solange.

« À ton tour ! » Elle s'exécute sans rouspéter.

« Tu frottes en dessous de la salopette. » Elle m'envoie un baiser volant.

Je jette les mouchoirs imbibés de glaires brunâtres et les barquettes de lasagnes qui débordent de mégots. J'empile une réserve de

café soluble sur le frigo, à côté de la bouilloire. Solange crache dans un mouchoir qu'elle éjecte par terre. Son matelas est constellé de brûlures, j'attends qu'elle foute le feu. Elle augmente le son de la télé pour que je dégage. C'est le Tour de France, ils sont tous en train de beugler. Je lui confisque la télécommande. Elle hurle après sa clé, elle s'étrangle toute seule.

« Je ne te la rendrai pas. »

J'allume une clope. Elle a un goût infâme. Je tire deux taffes avant de l'éteindre sur sa cuisse. « Merci pour la douche. »

Au premier, Rachel pue toujours autant. Elle danse, à poil devant le miroir, elle imite Whitney. Je la savonne de haut en bas, Simone y passe aussi. Quand elles sont propres, on rejoint les mêmes dans mon ancienne chambre.

Le lit a disparu avec les autres meubles. Je les ai revendus quand je me suis tirée, ça fait un bail. Il reste les posters de Sam au mur et son flipper dans un coin. C'est un Mylstar de 1976, avec un cadre en métal argenté et un coffret en bois aux couleurs du drapeau américain. Gamine, je le regardais se déhancher, assise sur mon lit, je faisais semblant de lire pour mieux l'épier. Il n'était pas dupe. Il ne l'a jamais été. Je l'ai rencontré tout de suite après mon arrivée ici.